

lapageblanche
mars(2001)-numéro(9)

CREMES

(...)

crème
crème
crème
crème

et nous mettons les mêmes pas
dans la même terre crémeuse
collante pour les sabots
nous courons dans le bois
et la douceur de l'après-midi
entoure nos cheveux tourbillonnants
n'as-tu pas peur de mettre un terme
à la beauté de ta veste d'agneline
non je suis très confiante
en son pouvoir de résistance
et je pense que si quelque goutte
de crème fangeuse remonte vers mon bassin
pour s'imprimer sur ce tissu
- et même si jamais je tombe -
un jet d'eau fraîche sorti du puits
suffira à sa remise en état
mais ne parlons pas de cela Shirley
et courons simplement dans le bois
écureuil de dix ans
purchassant une luciole de onze
je ne suis pas une luciole
et je vais te rattraper
tu auras beau tourner autour des troncs
en te servant de ton bras comme axe
je devancerai tous tes mouvements
d'une année
de telle sorte que l'épaisseur d'une feuille morte
ne saura pas nous séparer
dit Shirley
et Pamela reprit
et si elle le savait c'est qu'elle l'aurait appris
dans une Bible à la couverture cartonnée
là où nous-mêmes nous apprenons
à voir les pleurs de Jérémie

Ce ne serait pas très possible
de la part d'une feuille morte
ou bien elle serait vraiment forte
et elles riaient en se courant après
avec arrogance et précision
et tendresse et rapidité

et attention et

crème

crème

crème

crème

(...)

crème

crème

crème

crème

James Garrison est mort

he has gone

peu de lumière filtre

dans la laiterie

tout sera revendu

ce n'est pas que j'aimais tant tourner ce lait

et l'écumer

est-ce qu'une autre femme

est-ce qu'un compagnon tel que James

deux amants en fuite

reprennent-ils l'affaire

vendant la crème

pour pouvoir vivre en ville

plutôt un mari honorable

avec une employée banale, ou sa fille

une femme sèche, une demoiselle pataude viendra

s'asseoir sur ce tabouret, battre la

crème

crème

et la cuve de lait n'avait plus d'utilité,

dans deux jours il aurait tourné

il faut partir maintenant

jette le lait ! elle jette le lait

elle fait levier avec une pelle et jette le lait

elle bascule la cuve, jette le lait

le lait se répand sur la terre battue, le sol piétiné, bien

dur

absorbe le lait
la cuve est vide, sur le côté
elle a jeté le lait,
elle ne produira plus
de crème
crème
ni elle ni elle
ni moi ni la cuve
la cuve était très lourde
Elisabeth est faible, le renversement
l'a bouleversée, fatiguée
absorption de l'émotion par le sol
elle s'assoit sans relever ses jupes
sur le bord de la cuve renversée, encore humide, de la
mousse
de lait
sur les bords
larmes
crème
larmes encore
et plus de crème
que faire maintenant
crème
crème
crème
crème
Elle habitait le quartier
le plus riche de Paris :
très amplement fournie
en fourrures, broches de nacres, foulards
elle tenait de ses prétendants
de multiples pied-à-terre
en haut de vastes escaliers
que suivie par le locataire en visite
elle grimpait quatre à quatre
dans une énergie folle
le laissant loin derrière
seul avec ses favoris
et sa lassitude de monter
crème
crème
crème
crème

(...)

crème

crème

crème

crème

peut-être il n'y a pas de bons maris
seulement de beaux fruits
les pommes à ramasser
mises dans les mains
à mettre dans des paniers ;
pas d'hommes à regarder pousser
mais seulement un travail pour vivre
femme journalière, chaussures, tabliers
récoltes de la belle saison.

C'est dur de vivre

seule

on se sent un peu

seule

on se penche sur ce qui est rouge et rond et tombé
et les autres le mangent
le soir on se lave les mains
après qu'elles aient eu une odeur.

En général quand elle travaille Cathy Chalk
ici ou là

travaux de ferme, ménages, soins d'enfants

Cathy Chalk réfléchit

dans sa tête à voix basse, il est rare
qu'elle crie, et même c'est jamais
se lever manger travailler oui

y penser oui

seulement avec du calme.

Soleil au-dessus du verger

bennes gonflées de fruits, chairs

mûres, travailleurs

se promenant courbés de pommier en pommier, les bras

nus, la peau

crème

crème

crème

crème

LJH

simple poème

La poésie et la vie affective

On peut se demander pourquoi, quand on parle de la poésie, tout le monde pense, comme un réflexe, aux sentiments, à la sensibilité, etc. et ça en dépit du fait que les critiques littéraires nous expliquent, d'une manière convaincante, que les bons sentiments (ou les sentiments tout court) ne font pas de la poésie, que les bonnes idées, les bonnes intentions, etc. ne font pas de la littérature.

J'ai eu la chance d'étudier quelques poètes, quelques œuvres poétiques. Comme ça je suis entré dans leurs laboratoires de création poétique. Ce que j'ai vu là n'est pas du tout un jardin dans lequel on cultive des beaux sentiments, mais un chantier de travail, où quelque fois les poètes s'acharnent, ont, dans leur intimité poétique, l'allure des travailleurs aux manches retroussées avec, sur leurs visages, la marque des efforts prolongés. Je veux dire que cette recherche a plutôt l'aspect d'un travail artisanal que celle de l'alchimiste avec ses élixirs... L'auteur fait des essais, il change ici un mot, là un autre, il fait des permutations entre les fragments, etc. C'est comme le travail du luthier, qui veut obtenir un son qu'il entend avant que l'instrument qui doit le produire soit manufacturé. Le poète cherche quelque chose qui est au-delà du sens des mots. Le sens ne disparaît pas pour autant, dans la mesure où il apparaît de nouveau, comme un autre sens, peut-être ; mais ce sens est mélangé dans une nouvelle configuration, dans une composition qui contient beaucoup plus d'ingrédients.

Et le travail d'un texte poétique ne dure

pas la durée d'une expérience sentimentale. Les sentiments sont toujours en mouvement, comme notre corps, comme notre esprit, comme les choses de la vie qui provoquent en nous ces sentiments. L'intensité d'un sentiment est donc variable avec le temps et le travail d'un texte poétique peut durer des mois, même des années. A la lecture d'un ancien texte, même son auteur ne se souvient pas toujours quel a été son état affectif dans le moment du premier jet. Pendant son travail, qui peut être de longue durée et pénible, le poète s'emploie à perfectionner le tissu des mots – qui forment son texte. (Il faut avouer que chaque fois que j'emploie un mot pour dénommer l'objet de ma description, la poésie, j'ai un petit recul, parce que je sens le risque d'emprunter, avec le mot, l'image d'un objet étranger à la poésie... – le tissu, le fer forgé, le bois poli, etc. Or, la poésie c'est toujours quelque chose de tout différent. Il faut donc avoir une certaine réserve envers les mots que nous employons pour décrire la poésie. Elle est si... volatile, qu'il faut emprunter ces mots – parce qu'on n'a pas... d'autres mots...)

Et alors ? Alors c'est clair, pour moi au moins, que même si un sentiment peut mettre en fonction la machine poétique, le texte qui sera produit n'"exprime" pas le sentiment respectif. Et la question avec laquelle j'ai commencé revient : pourquoi, dans ce cas, tous ces gens qui pensent, quand il s'agit de poésie, aux sentiments, à l'expression d'un vécu affectif ?

Je crois que pour répondre à cette interrogation il faut abandonner l'idée de la symétrie entre le processus de la création et celui de la réception de l'œuvre littéraire.

C'est à dire : le lecteur ne refait pas, à l'inverse, en miroir, ce qu'a fait l'écrivain. Son expérience est différente.

La poésie n'exprime pas des sentiments, elle suscite des sentiments.

Quand on lit de la poésie on entre d'habitude dans un état affectif spécial, les propriétés du texte (pas seulement le "message" qu'il nous transmet, mais ce qu'elle peut communiquer par tous ses moyens) réveillent en nous quelque chose qui existe là, dans l'intérieur de notre être, quelque chose qui a besoin être mis en évidence, excité, manifesté.

La poésie ne nous donne pas une description, elle est une impulsion. Une impulsion qui peut se présenter comme un... murmure, comme une symphonie, mais aussi comme une gifle ou un choc électrique...

Cette incitation à vivre une expérience émotionnelle est rarement vécue de la même manière par deux personnes différentes. La poésie ne "dit" pas quelque chose d'exact. Elle suscite l'imagination comme un test... Rorschach, avec ses vagues taches d'encre si vous le voulez, mais, en plus, du plaisir...

La poésie ne "décrit" pas des scènes de la vie sentimentale, ne les "exprime" pas.. Elle les crée.

Constantin Pricop

éditorial

simple poème	2
Crèmes - LJH	
éditorial	6
La poésie et la vie affective par Constantin Pricop	
le poète de service	9
LJH	
poète du monde	19
François Augiéras par sonneur	
non poésie du monde	22
Qui sont les ennemis d'Internet	
moment critique	24
Oiseau léger pense par sonneur	
e-poésie	26
Catherine Bangerter Yv Laurence de Sainte Mareville Miguel de Asén Marina Damestoy Hervé Chesnay Catherine Raucy Isabelle Châtel Eric Bertomeu aaron de Najran La Litote Pierre Lamarque	
la chronique du surfeur	42
www.geocities.com/ljhom hometown.aol.com/ebertomeu/page6.html	
note	44
de Constantin Pricop	
la page blanche ?	45

Le poète de service

LJH

Pour bien lire LJH

Pour bien lire LJH il ne faut pas s'arrêter, au cours de la lecture, sur le seuil du langage – du langage de tous les jours et du langage littéraire... Parce que, ce langage de tous les jours, si on observe bien, on peut constater qu'il donne l'impression qu'on est en train d'observer, de mesurer, de décrire le monde qui nous entoure. Les textes de LJH ne le font pas. Si on s'arrête à ce niveau, tout devient incompréhensible... D'autre part, il ne faut pas s'arrêter non plus sur le seuil du langage littéraire. Si on reste sur ce seuil on trouvera dans les textes de LJH des non-sens, de l'absurde qui est déjà bien connu, dans la prose absurde, dans l'écriture "trop" influencé par Lautréamont, etc. Je crois que ce qu'écrit notre auteur n'est pas un (encore un...) essai, tardif, de nous montrer que le langage n'est pas fait seulement pour communiquer des choses courantes ou des choses savantes, que le langage littéraire doit se libérer... Ca, on le sait, le langage littéraire a gagné le droit à la liberté il y a bien longtemps... Non, hélas, ces choses sont déjà connues depuis plus d'un siècle...

Ce que je crois qui se trouve au-delà de la première impression que suscite ces textes (je ne parle pas, comme vous le voyez, de poésie ou de prose, mais des "textes", parce que l'auteur veut se maintenir dans cette ambiguïté d'entre les genres littéraires parce qu'il croit qu'il peut exprimer mieux comme ça son expérience existentielle), et ce qui mérite d'être retenu c'est une énergie spirituelle incontestable, stockée pour le moment dans un état de désir d'expression. Cette énergie est aussi à l'origine d'autres choses, par exemple de cette tendance de changer l'angle de la vision sur les choses, sur les objets, sur les relations entre les objets. C'est un monde des choses où l'humanité est absente, même la sensibilité du récepteur est réduite à l'état d'objectif photographique. Mais, encore une fois, ce qui compte c'est le mouvement, la force qui change en permanence le décor - pas l'image exacte, statique.

Oui, pour lire bien ces textes de LJH je crois qu'il faut faire attention à l'énergie qui vient d'une sensibilité qui se heurte à tout ce qui nous entoure, à l'univers qui nous claustrer, une énergie qui s'impose en dépit de la vision des choses, en dépit de l'observation de leurs relations, leur existence... Et devient une énergie du langage.

Constantin Pricop

Présentation.

Comme vous le voyez, La Page Blanche a eu la gentillesse de m'inviter pour "présenter mon travail" - et cela tombe fort bien : j'avais envie de m'en expliquer, de répondre à la question : Pourquoi j'écris, et qu'est-ce que je fais là ?

Je dois dire d'abord qu'il n'y a pas eu de réflexion théorique et que je n'ai pas commencé par analyser 30 ou 40 siècles de littérature pour aboutir à un hypothétique "voici ce qu'il reste à faire". J'ai lu ce qui était écrit, et simplement, sans m'en sentir la capacité, j'ai eu envie de faire pareil. J'étais parti sur une ligne "poème en prose", sur la base de textes générateurs comme Illuminations, Gaspard de la nuit, proses de G. Nouveau, Pèse-nerfs et Art et la Mort, enfin Seigneurs et Nouvelles Créatures de Jim Morrison. J'ai abouti finalement à une ligne "prose poétique" en partant de textes tels Igitur, Alexis ou le traité du vain combat, Saison en enfer, Vagues, Mr Teste, Drame (de Sollers), Chants de Maldoror. En fait ce qui m'a surtout intéressé, une fois que j'ai su à peu près comment écrire, ç'a été de trouver, dans l'écriture, un moyen tout à fait passionnant de synthétiser le monde que la science et la philosophie analysent. Mes questions fondamentales sont : comment ça marche dans le détail ? Et qu'est-il possible de vivre ? Et ce réel qui est devant moi, que contient-il, et pourquoi et comment ? A mon avis, on est bien dans le monde quand on a vécu (écrit ou lu, filmé ou vu) un bon art. Qu'est-ce alors qu'un bon art ? C'est un art qui sait que l'Univers est riche en années-lumière cubes, que l'Histoire est remplie de vies, que l'esprit humain est un outil énorme grâce au travail cumulé de milliers d'esprits humains ; et c'est un art qui veut imiter cette richesse avec des raccourcis saisissants et un gain de place et de temps considérable, dans le but d'être à la hauteur de ce dont il a pris connaissance. Prenons quelques mots très bons, de Rimbaud : "la fille à lèvres d'orange". Il y a tant de choses, dans cette phrase... Orange, fruit à pulpe, donc lèvres pulpeuses, orange couleur, donc lèvres oranges et pas rouges ni rose, et pourquoi cela ? Ce doit être une fille bizarre,

sensuelle... trois mots et dix connotations = une bonne phrase. Un langage plein, très riche et très connoté, et une grande diversité des contenus, voilà ce que je cherche. Ne jamais faire de roman où on délaye 3 idées en 200 pages : faire une prose poétique où on concentre 200 idées en 3 pages. Avec ça, chercher douceur, finesse, intelligence, force, effets de sons et de rythmes, de tournures, jeux de mots, conventions détournées... Il est difficile de faire du mauvais en prose poétique : tout simplement, ceux qui en font n'en font pas.

Par ailleurs je me différencie assez largement de tout un courant de la poésie moderne, encore représenté aujourd'hui – les Char, Bonnefoy, Jaccottet – où l'auteur a tout à coup décrété que son acte créateur valait beaucoup mieux que le monde sur lequel il était censé s'appuyer : il s'est mis à palabrer sur sa "divine parole", qu'il se plaisait à exercer en empruntant au monde quelques petites choses, sous leur forme verbale. D'où l'exécrable hermétisme, le solipsisme, "l'aventure intérieure singulière", le mysticisme laïc de la "Parole" et autres cadavres qui ne remuent plus guère et qu'on ne ranimera plus, j'espère ; car mort à l'auteur, et vive ce dont il parle. Plutôt que de me féliciter d'écrire, je préfère lire des œuvres, soit littéraires mais issues d'autres cultures (grecque, latine, japonaise, mésopotamienne, nahuatl, médiévale, allemande, anglaise...), soit non littéraires : sciences humaines, droit, psychanalyse... Que la poésie ou plus exactement la littérature, ne soit pas le ghetto d'une personne, mais un *piège-à-monde*, où celui-ci n'est pas trop malmené s'il en vient à se faire prendre. Donc, sortir d'ici, d'aujourd'hui et de moi, faire mentir les déictiques pour écrire sur et par-dessus le monde, voilà ce qui m'intéresse en littérature, et ce qui a motivé la rédaction des textes qu'on va lire. Etre un adolescent, une jeune anglaise travaillant dans une laiterie, être un objet ou abandonner la conscience, pour venir la reprendre en force.

LJH

Perfection

(...)

Tout commence toujours sur un chat qui traverse une pelouse, un building qui s'effondre sur une plage abandonnée, un cadre qui jouit sur sa belle femme nue en pensée au fond d'un fauteuil dans son château tertiaire, l'embrassant à pleine bouche, la langue fine et la salive froide. Quand je suis comme ça, il n'y a que mes impressions qui comptent ; puis je reviens et les arbres naissent à 14h dans le patio en fleur ; comme une catastrophe aérienne atterrissant dans la vie dans de bonnes conditions climatiques, la journée se réveille peu à peu dans la tête, prenant son essor lentement et inénarrablement à travers les branchages et les fils pour finir par se déposer telle une offrande à nos haillons de pieds, avec humilité. Sans risquer d'altérer aucune relation de choix, on peut fumer le tabac blanc dehors ou on peut le fumer dedans ; on peut sortir exprès pour le fumer, ou rentrer avec négligence pour le fumer. Dehors, on peut respirer un air d'une autre qualité aromatique ; dedans, on peut respirer lentement et en se surveillant, respirer vite sans se surveiller, ou aussi respirer lentement sans se surveiller. Si quelque chose de terrible arrive, on prendra l'air avec plus de fureur ; avec autant si quelque chose de doux arrive ; avec moins s'il arrive quelque chose qui ne rosit pas la bouche et n'active pas le cœur. De fait, le passage séducteur du chat urbain de gouttière représente quelque chose qui modifie quelque peu l'homéostasie organique. Si tu veux un bain je t'en fais couler un comme un bateau, je te le sombre dessus. Le thé appelle dans ta mémoire une sensation de paix instable contre la porcelaine du bol et un certain désir. L'eau s'effondrera sur la baignoire pour imprégner ta peau de tanin brun et fortifiant. Maintenant voici que les effluves chaleureuses dilatent tes narines de jeune maîtresse ; c'est alors qu'il me faut partir pour aller dans la ville aux algues affreuses et d'un vert tendre accrochées au seuil des agences blanches, ouvertes sur des secrétaires prises et indifférentes.

(...)

On peut discipliner le sommeil et en faire un animal solide et de bonne constitution, debout chaque matin au premier rayon du soleil littoral ; on peut discipliner le sommeil et lui dresser des guet-apens quotidiens, chaque soir à la même heure il peut si on le veut tomber dedans aisément et avec régularité ; on peut discipliner le sommeil, mais pas, jamais la faim. La faim reste toujours une faim errante et colérique, une faim au poil chenu, butyreux et luisant qui suit les gentilles familles blondes allant à la mer en voiture, une bête obscure et solitaire vivant à chaque nouvelle minute une nouvelle extase misérable et endeuillée dans les flancs de son ventre pouilleux. Les clématites brillent au soleil, mais les clématites ont leurs évêques et leur hiérarchie, au contraire de cette bête qui ne reconnaît rien.

L'église près de la route du sud veillera longtemps sur ces pétales fragiles et apocalyptiques ; au nord l'après-midi d'école se met à sonner doucement aux oreilles des jeunes filles rieuses soumises à la photosynthèse sur les bancs en béton de la cour industrielle. Puis presque rien ne s'assoupit sous le regard lointain des complexes du tertiaire de transport.

Je trouve tranquille l'eau des étangs salés. Les algues trouvent chaude l'eau salée des étangs. Chaque élément de la région littorale trouve aussitôt sa place dans la calme impression de trouble posée contre les flancs en fuite du lycéen endormi.

(...)

Un matin ce qui naît de la douce lueur de l'astre s'appelle plante, s'appelle pâte, amidon de patate, tabac clair. Une volonté de fille mal réveillée le matin c'est là qu'il faut planter et elle s'y rend, à pas feutrés et doucement elle rentre dans le matin. J'ai dans la main des graines, - le soleil brille -, de tiges qui vont proposer des couleurs au monde qui se tient attentif derrière ses branchages, le rouge noir de la rose des neiges, le gris métallisé de la violette informatique ou le vert parme crème des gratte-ciels littoraux. Pourtant il ne te sera pas possible de rien enfouir en courant dans la terre tant que sur le peuplier malade les grands moineaux tigrés aux longs cheveux blond vénitien guetteront les tentantes mains du haut de leurs forts, bruissants et pétulants

chênes-lièges. Que faire alors ? Un jeune homme ne peut pas répondre à la question De quelle nature est le bruit provoqué par une seule main qui applaudit. Les mains ne sont pas les seules à le savoir. Alors elle rompt du pain et d'un geste précis éloigne les oiseaux jaunes au teint brûlant et plante ses plantes florales dans la paix de la journée. Les oiseaux jaunes au teint brûlant et clair sont alors éliminés un à un et le tableau est peu à peu rempli par les filaments ocres des longs cheveux des cadavres portés disparus à la connaissance de ton œil rapide, mon ange, assise à peindre dans le jardin comme je m'en vais maintenant à nouveau plus avant dans la ville, en regardant les gens de telle façon que tu ne m'as même pas vu partir, donnant tout pour une décennie de crème, tout pour une floraison d'appartements trop chers, tout pour une langue de fille, fraîche, triangulaire.

(...)

Tandis qu'ils seraient sans parfum

(...)

Quand j'ai frappé, si le jour se relève, je serai pris ; battu, glissé ; je perdrai des enfants dans la bataille et peut-être également deux ongles ; et sans, je n'aurai plus rien d'autre à faire que de jeter un coup d'œil vers le fleuve comme il y a 18 mois certains voulaient le faire. Et pour la première fois, c'est un bétail noyé qui se rencontre, un bœuf à la langue étrange, pendante, - peut-être l'arabe mais un arabe mal parlé, non originel, - et aux oreilles bien entendu pleines d'eau, bien entendu pas de poison, mais quelquefois dans la pâleur du soir deux sabots peuvent glisser dans un milieu rafraîchissant qui s'avère vite toxique au moment même où cette fois, c'est tout le fleuve qui l'entoure – à moins que quelqu'un, un Seigneur, n'aie le peu de, mais bon, goût de dire : qu'il entoure. Sa mort une fois présente, bien là et attestée, voici donc qu'il se noie encore, le bœuf ; il respire lors même que son monde n'a pas changé, et que pourtant cette respiration altère quoi, de l'eau. Deux oreilles pendent mollement, langoureusement dans l'eau. Mais les jeunes femmes ne sont-

elles pas venues déjà ici tout à l'heure pour se baigner tandis qu'il paraissait à l'une d'entre elles que oui, elle est bonne, elles se déshabillèrent et tous les cils partout, dans la terre, dans l'homme, et à côté des femmes, battaient mais c'est déjà fini, je n'y pense déjà plus ; quand la fenêtre s'ouvre plus rien n'occupe la pièce : toute personne est partie depuis quelques secondes, et avant même qu'il soit question de la grille, cesse l'inquiétude ; qui êtes-vous donc derrière la grille ? cesse l'inquiétude. J'ai faim ; j'ai aussi faim que froid ; mais j'ai plus soif que froid.

(...)

Celui qui est responsable de tout, c'est celui qui s'assoit, à 11 heures, dessous les peupliers sauvages ; son cou s'est vu modestement imprimer une torsion ; ses lèvres sont d'un rouge vif très atténué par la lumière autour de lui. Il regarde la ville, et à côté le petit bois. Ou, c'est celui à qui l'on demande quoi, où, quand, comment ; et qui répond, mais bien trop tard, c'est telle couleur, on ne peut mettre sa main dessus, c'est d'une structure qui remplit la pensée et explique son ralentissement ; ou même c'est toi, je te reconnais, tu fais comme si de rien n'était mais je sais voir en toi par l'aiguïsement de la pupille cela même dont tu n'as jamais croisé le regard et je ne te le conseille pas, toi qui me vois comme homme quand c'est en général de davantage et moins dans le même ordre qu'il s'agit, - ou encore c'est cet homme (oui celui-là qui passe maintenant derrière les arbres), cet homme, né et mort le même jour, en banlieue de Tokyo.

Ceci dit, vous voyez facilement que ma respiration ne ressemble pas à celle d'un bœuf ; mais ce que vous ne savez pas, et que je vous notifie tout de suite, c'est que je me retiens de laisser voir cette ressemblance. Soudain ne sachant plus que faire, je monte le bras dans l'horizon sans rechercher rien d'autre que mon délasserment, mais c'est un bras trop luxurieux, un bras par trop végétatif que je ne peux tout d'un coup plus du tout exploser, mais voici là un bras que je ne veux même plus fuir. Mais vu ma condition et à l'encontre de ma position, je puis sans peine aucune me permettre de passer à la suite, je ne veux guère dire sans peine que coltiner la vie qui vient avec la mort qui va.

(...)

Avec un peu de cette nouvelle pitié que j'ai pour vous, je veux, tout en prêtant oreille plus attentive au discours qu'on commence à tenir derrière vous (et écoutez, quelqu'un raconte non pourquoi mais comment il a d'un coup soustrait sa vie à l'animal) je veux vous dire de ne pas vous inquiéter pour ce qui touche à votre impact : si pour moi, les drames jaunes valent bien les drames roses, je suis quelqu'un d'un peu spécial et peu fiable là-dessus. Vous en effrayerez beaucoup d'autres sans qu'on puisse un instant en douter.

Pour le tuer, voici comment j'ai fait. Je me promenais tranquillement en lisière. Epouventé pas plus que d'ordinaire, je ne pensai rien qui puisse rappeler le chat ; et rien qui puisse rappeler le blanc.

J'étais seul et instable et je me promenais en lisière (et je précise qu'il s'agit de lisières où il n'est pas question de salut, je veux dire ni le matin, ni l'après-midi, ni le soir, de lisières qui ne sont pas des entrées, mais de lisières quand même peut-être un peu trop indistinctes, j'entends par là qu'un chat malade et devenu soudain hostile (pourquoi pas ?) aurait très bien pu s'y cacher). Puis son déferlement hors de ses branchages limitrophes est très instantané ; puis je le tuai et ses muscles nerveux et chétifs (car depuis cinq semaines sa gorge eût refusé ce que la vitesse de son corps n'aurait pu lui offrir), (ces muscles comme atrophiés sous ces poils blancs horriblement collés et salis et vieillis en quelques semaines), retombèrent inertes dans ma mémoire sans bruit, et moi sans un remords ; *hep, toi, je t'arrête pour coups et blessures sur chat blanc.*

D'accord ; emportez-moi.

Et vous verrez, je ne ferai pas de problème non plus pour envisager bien les lieux où vous me retenez prisonnier. Comme chaque matin, je serai pris ; peut-être je serai vendu. Tout mon regard alors appartiendra aux terrains des Etats où mon acheteur voudra me faire passer – mais certes mon abandon aura toujours pour limite la sienne, - ou bien celle de son maître. Ou bien, je ne serai pas vendu. Et vous me retiendrez dans cette fraîcheur qui parfois crée sur moi de toutes pièces mon

plaisir ; vous me mettrez devant ce personnel humain soufflé en négatif sur les parois de cette habitation ; vous me poserez certaines questions, comme par exemple est-ce qu'il s'agit souvent de battre le chat blanc à mort dans mon histoire.

(...)

Histoire du jeune homme bouleversé en marche vers la totalité du réel.

Extraits du neuvième et dernier chapitre, "*Où l'on finit par apercevoir le monde par endroits blotti sous une épaisse couche de diversité.*"

(...)

C'est vaste. C'est chiant. C'est cool. C'est tonitruant. C'est polymérisé. Ça a une forme globalement cylindrique. Ça a des ramifications au bout. Ça tient dans un sac. Ça prend deux heures en partant de Krakow. Ça a été retrouvé en mauvais état de conservation par trois mètres de fond. C'est en acier amélioré. C'est doux au toucher. C'est ton point de vue, pas le mien. C'est grandiose parce que ça reste toujours en ré mineur. Ça se consume moins que le charbon mais mieux que la tourbe. Ça peut servir plus d'une fois. Ça dépasse la date de péremption depuis deux jours, tu peux le manger. C'est plus dangereux par là prenons plutôt par ici. C'est immobile en son essence. C'est logique. C'est sur 101 point 9. C'est plus agréable comme ça. C'est sobre, c'est pur, j'aime bien. Ça n'a aucun intérêt alors pourquoi le dis-tu. C'est long à faire. C'est un cadeau de votre féal, Sire. C'est raté. C'est un nombre premier. C'est le plus rapide du monde. Ça contient des vitamines C et B5, c'est bon pour elle tu crois pas ? C'est plat et toujours pluvieux. C'est un peu comme être enterré vivant mais en mieux. C'est hittite. C'est vert avec des irisations : en général, c'est un des animaux que les enfants préfèrent. C'est provisoirement indisponible. C'est marrant. Non pas ici, c'est réservé. Ça découle de l'utilisation du collodion en photographie. C'est un des problèmes résolus par Maïmonide. C'est mesuré en gigahertz. C'est faux. Ça sonne

toutes les demi-heures et j'arrive pas à l'arrêter. Ça cause des pertes humaines irréparables. Ça fait depuis midi que je l'attends (je crois que je vais y aller sans elle). C'est un organe de transmission linéaire attaqué par un signal sinusoïdal $V_e(t)$ restituant en sortie un signal sinusoïdal $V_s(t)$ de même fréquence mais d'amplitude différente. C'est bizarre quand ça vous arrive à vous. C'est irrépressible comme une envie d'uriner. C'est peu probable mais après tout pourquoi pas. C'est la deuxième porte à droite en partant de l'entrée. C'est prouvé par l'expérience de tous les jours. C'est encore ouvert oui (nous fermons à 16 heures). C'est lors d'un de mes voyages que j'ai vu ça. C'est l'espace de Hilbert. C'est plutôt périmé comme idéologie. Ça serait mieux si c'était en danois, là que voulez-vous que j'y comprenne ? Ça dépend. C'est ma dernière offre. Ce sont les nouvelles drachmes, la chouette a été supprimée. C'est bien pour ça que je l'ai dit. C'est une méthode inspirée du yoga. C'est un contrat-type. C'est 2 francs l'entrée pour les adultes. C'est incohérent. C'est riche en calcium. Ça va et ça vient. C'est dans la tête que ça se passe. C'est rue Garibaldi. Ça a été sans cesse recopié de l'antiquité jusqu'au moyen-âge. C'est le seul moyen dans ces conditions. C'est pas très sympa de leur part. C'était meilleur quand c'était ta mère qui le faisait. Ça vient de l'Atlas. Ça diffère totalement du système de notation musicale européen. C'est un virus moins répandu que la grippe. C'est nul et non avvenu. C'est une irrévocable décision de l'appareil judiciaire. C'est ta paye d'aujourd'hui, reviens demain soir. C'est une bractée, pièce foliaire très simplifiée ou réduite à sa base, pouvant prendre une consistance ferme, voire être transformée en écailles dans certaines inflorescences (artichaut) ou certains bourgeons (pièces tuniqueées du bourgeon de marronnier). C'est fermé et j'ai pas ma clé. C'est mignon comme tout à cet âge. C'est de ma faute et je vous prie de m'excuser Mr Hayamata. C'est tombé de l'arbre. C'est mûr pour une opération de vaste envergure. C'est une erreur qu'on commet souvent. Ça vient de la chambre du colonel, allons vite voir ! C'est compris dans le forfait. C'est dans l'anthologie de la poésie américaine. C'est classique chez les schizophrènes. C'est fendu jusqu'à mi-cuisse et moitié transparent. C'est

pour ça. C'est égal à $n+1$ dans l'ensemble des nombres réels. C'est pire que je ne le croyais. C'est rond et ça pique. C'est un chausson abandonné devant une résidence. C'est auto-collant. C'est d'origine africaine. C'est de 129 degrés en longitude. C'est la vie et on n'y peut rien (tais-toi donc un peu). C'est difficile à dire avec toutes ces syllabes bizarres. C'est pléistocène. C'est fréquent. C'est similaire à la combustion d'une bougie : ça consomme de l'oxygène, ça produit du CO_2 et de la chaleur. C'est inadmissible. C'est pas très malin de ta part. Ça peut atteindre adulte 3 mètres d'envergure. C'est doré, tout le fond est doré, le devant est argenté. C'est une nature morte de la première moitié du XVIIIème siècle. Ça tourne autour de Jupiter. Ça a le corps d'un lion et le visage d'une femme. C'est joli comme tout. C'est arrivé pendant la conférence. C'est trop calcaire. C'est inaudible, augmente le volume C'est réparable en dix séances d'une heure. C'est grillagé. C'est puissant. C'est la raison pour laquelle je suis libre dans mon château. C'est commode. C'est énervant. C'est râpeux comme une langue de chat. C'est plus pratique qu'une perceuse avec fil. Ça part pas. C'est la bonne cette fois. C'est ma première de la journée. C'est un homme d'une circonspection admirable. C'est flou. C'est mieux comme ça. Ça se fait enfant. C'est tourné en 16 millimètres. Ça a reçu le prix Akutagawa. Ça appartient au starets. C'est pelucheux sur le pourtour. C'est excitant à cet endroit C'est mal, ne le fais plus. Ça traîne un peu derrière le pare-chocs. C'est nouveau. C'est cher en ce moment. C'est affligeant. C'est déjà trop tard. C'est bon à savoir. Et ça le concerne.

Ça se passe dans la partie haute du bas d'une femme ; près de la capitale turque ; à deux heures d'Atlanta ; dans la maison de poupées de Lucette ; dans sa main tendue au petit chat et dans son œil ravageur. Ça se passe bien loin d'ici ; dans une cabane de bois ; dans un abri de jardin ; à mi-distance entre la pelle et la bêche. Cela arrive souvent sur les routes à trois voies ; sur les nationales ; les départementales ; les communales ; et dans les contre allées pour atteindre les villas américaines. Ça se tourne dans le verre et ça s'agite ; ça se mêle au liquide de la bouteille

verte ; puis à celui de la bleue. C'est sur Alexanderplatz bien entendu. Ça se situe dans une arrière boutique, derrière un rideau de laine, sur un tabouret de plastique, au troisième étage d'une étagère qui croule sous le poids. Ça se passe à la poêle ou au four ; au choix ; au bain-marie ; au chaudron ; puis dans la feuille de bananier, sous la braise. Ça part de la centrale, ça passe dans les fils et ça arrive aux transistors. Ça se passe dans l'hôtel deux étoiles de la ville ; au bar ; puis au coin réservé. Ça a lieu au bas d'une page ; sous la mention lu et approuvé ; près de la pagination ; au-dessus de l'adresse de l'imprimeur. C'est au-dessus du sommier et au-dessus du matelas ; sous la couette ; sous le drap ; sur l'oreiller ; à l'intérieur du pyjama qu'on lui met pour dormir. C'est entre l'Europe, l'Afrique, l'Antarctique, l'Amérique, le Groenland et l'Islande ; près de la dorsale ; le long d'une zone de fracture ; pas très loin de la montagne sous-marine Altaïr. C'est dans le camp adverse. Ça se passe sur la rive sud du Zarafshân, à une altitude de 725 mètres ; au sud-ouest de Tachkent, au sud du lac Aïdarkoul. Ça se passe sous l'écorce d'un pommier dans un verger de riche ; c'est aussi sous le liber, c'est entre les mandibules de l'insecte ; c'est pas très loin de la main de la femme qui s'y appuie. Ça se trouve dans C:/Mouse/LGEHELP. Ça se passe sous le capot entre le carburateur et la bougie ; près de l'injection d'essence, autour du piston, au-dessous du remplissage d'huile. C'est dans le thème secondaire du deuxième mouvement du prologue de la Neuvième symphonie. Ça coule dans la grotte terminale de tout le système d'infiltration souterrain. Ça a lieu dans toutes les provinces du Khorassan qui emploient des esclaves noirs au service de l'aristocratie arabe, et ça part vers l'ouest. Et c'est plus ou moins près d'eux.

Ça arrive en l'an 0. Ça se passe avant toute forme de vie. Ça dure un millionième de seconde. Ça prend le temps qu'il faut pour aller d'ici au champ du régisseur. C'est après la prise de pouvoir par Zeus. C'est pendant la première guerre mondiale. C'est 7 ans de la vie d'un chat. Ça n'est pas très courant. C'est bimensuel. Ça va de trois à cinq jours par mois selon les femmes. Ça dure 4'33". C'est avant la Création. Ça se perd dans la nuit des temps.

C'est tous les jours pareil. C'est à prime, tierce et vêpres. C'est à la fête de Mai. C'est le jour anniversaire de l'Indépendance. Ça se passe à une date impossible à déterminer parce que le calendrier de l'époque va de Pâques à Pâques. C'est à l'époque de la culture Seine-Oise-Marne. C'est tellement court. C'est pendant la période d'observation. La date s'en note toujours accompagnée d'un signe moins. C'est au dixième round et c'est pas fini. C'est samedi en huit. Ça se passe à peu près au moment où le pianiste qui imite la pluie en arrive à la partie en ré mineur. C'est pendant l'équinoxe. C'est en 532 après l'Hégire qu'il naît. C'est le lendemain. Ça se passe au vingt-deuxième siècle, dans Los Angeles détruite. C'est mesuré au dixième de seconde près. Ça doit mijoter trois-quarts d'heure au moins. C'est le matin. C'est au moment des embouteillages. C'est pendant le Siècle d'or. C'est à l'arrivée des colons néerlandais. Ça s'égrène. C'est de nuit les week-ends. Ça arrive souvent à peu près à l'heure où son mari sort du boulot. C'est représenté par un nouveau cercle dans la coupe du tronc. C'est simultanément. C'est quand j'ai envie. Et c'est ce qu'elle a le temps d'imaginer.

Alors. Né quelque part dans l'œcumène terrestre il entre au début d'un certain siècle à la Hochschule de Berlin ; de 1926 à 1928, il construit une maison pour sa sœur, en Autriche ; en 1921 il a publié le Tractatus Philosophico-logicus. Elevé par son grand-père après la mort de ses parents il utilise l'art de préparer et servir une boisson chaude comme cadre de l'une de ses productions graphiques. Aux Thermopyles il se fait massacrer sur place avec ses trois cent hommes. Au troisième siècle avant celui qui meurt les bras allongés ils envahissent une péninsule, ce qu'ils avaient déjà fait au quatrième pour une autre ; de plus en plus soumis au premier par un homme de guerre de cette dernière, ils sont envahis au quatrième et au cinquième siècles après ledit mort, par un groupe humain auparavant situé plus à l'est. Après une éducation dans un monastère bouddhiste il écrit pour les plus célèbres chanteurs de Jôruri et des acteurs de Kabuki comme Sakata Tôjûrô ; un jour, il est sur une route de terre, il évite une flaque d'eau en allongeant son pas, il y a un bosquet sur la

gauche, il pleut. Il traverse la Wallonie à pied ; avocat pour truands jusqu'en 1975, vendeur de pastis l'année suivante, il porte aujourd'hui une barbe "poivre et sel". Petit-fils d'Annius Verus, trois fois consul et préfet de Rome, il écrit L'âme de l'homme se déshonore elle-même, d'abord quand elle devient, autant qu'il dépend d'elle, comme un apostume et un abcès du corps du cosmos ; le bas de sa toge est souvent impeccable. Originaire d'Arcadie, il avait un torse et des bras humains, mais les jambes, les oreilles et les cornes étaient celles d'un ovin mâle. Il refuse de laisser le bout de viande de phoque à sa sœur ; seul l'oncle paternel a toute autorité pour intervenir. Un des légistes de Philippe Auguste, il a une sœur et, à 27 ans, deux fils ; il n'exclut pas totalement nobles et clergé de la cour du monarque. A un moment il est à droite de deux autres personnes et légèrement en avant par rapport à leurs chevaux. Il pense très jeune à devenir moine mais, fils de soldat, il doit servir dans la garde impériale ; ayant un goût prononcé pour la viande de veau, il essaie de et parvient à s'abstenir d'en manger ; plus tard il pratique la vertu en partageant son manteau. Chanteurs de rock, sous coke, ils saisissent à bras-le-corps un petit requin empaillé et tentent de l'enfourner dans le vagin d'une journaliste venu les interviewer. Protagoniste parmi d'autres du mouvement de désurbanisation, mais au courant de rien, il parle un latin dégradé et rural ; il s'occupe du champ qu'il a gagné suite à sa longue carrière, dirige quelques esclaves, et se couche fatigué le soir. Journaliste alcoolique, d'origine modeste, à ne pas confondre avec son homonyme James Thomson (1700-1748), il publie *The City of Dreadful Night* ; son désespoir est absolu ; son corps pulse de l'oxygène et expulse du CO² Juif portugais, il discute avec des marchands sur le bord du canal Herengracht, à Amsterdam ; il cherche à définir un "bien véritable" qui puisse procurer "une éternité de joie souveraine et parfaite" ; enfant, il caresse un chien sur le dos, les flancs, puis sous la gorge ; plus tard il consacre une part de son temps à passer sa main de façon répétitive sur des lentilles, sur les propriétés optiques desquelles, d'ailleurs, il réfléchira. Pendant deux ans, il vit dans un appartement qu'on lui a prêté par charité ; il le vide de tout meuble et, sur le sol à nu, il dépose, un

jour, environ 50 cm de feuilles mortes, ce dans toutes les pièces ; dans cet espace aménagé, il évolue librement, nu lui aussi : la majeure partie de ses journées se passe à déclamer, ou gueuler, des extraits de pièces dramatiques, poèmes, journaux, etc ; il y travaille une diction parfaite, puissante, monstrueuse même ; plus tard il niera le travail pour créditer à la place le seul génie, grâce divine ; lors du tournage d'un film en Amazonie, il doit jouer une scène où un chef indien veut le tuer ; il apprendra plus tard que ce même chef indien avait effectivement fait la proposition au metteur en scène de le tuer lui, acteur principal ; c'est un acteur d'expression allemande, ou animale, comme on voudra.

(...)

(1)

Rapide, ma fantaisie ne me poussait à rien d'autre que prendre le train, aller, et vite, aller de train en train.

Je sens, maintenant, que la grande vie frénétique m'était permise parce qu'aucune autre ne l'était, et rien de disponible. Jamais, vraiment, je n'allais à la gare : car j'y étais tout le temps. Les très lentes heures d'attente suffisaient à mes repas, et, pour ce qui est du sommeil, je ne m'en souciais pas ; il venait s'il voulait, de toute façon très court, et il me laissait là ; et d'ailleurs, qu'importe : cela n'est pas pour moi.

Au départ de cette vie, j'avais décidé trop ; je voulais du là-bas, j'épousais du là-bas ; les transports y vont vite, et toutes les heures aussi.

Dedans les gares, d'ailleurs, de gare en gare, je ne m'ennuyais pas : tel les insectes pénétrants et doux qui se glissent et se collent si brillamment aux parois des sleepings, j'y payais des journaux que je jetais tout de suite, je faisais quelques pas : c'est l'essentiel.

Et même, la nuit, comme beaucoup moins de personnes encombraient l'intérieur des halls, mon aire de promenade, vivifiée par tant de silence, se trouvait très élargie : et c'est alors que je donnais toute ma mesure ; ainsi je crois bien pouvoir dire que j'y ai quelquefois couru,

et vite, et, vous me l'accorderez, c'est bien là l'essentiel.

Un jour, pourtant, ayant déjà longé bien des chemins, une idée m'était prestement venue : que le grésil, la pluie, tombent vite aussi ; moi, je me mis à essayer de faire la pluie, je me jetai du train, avec la conviction que me conférerait mon but, mon énergie ; je l'essayai de nombreuses fois : en vain. Je retournai au train.

(2)

Comme sur une terre en permanence sacrificielle je réservai la place d'un infini de pierres, marquant l'aumône, la honte, la joie ; manganite, nickel, bauxite, argent, sel gemme, soufre, anthracite ; tout ce qui brille est or, ou mort, ou fort ; ils disent que j'en fais trop.

Combien, lorsque je compte, que j'en vois plus et plus, donnez- m'en plus encore, je suis heureux ils ne le soupçonnent pas. Eux, n'ont rien, si je leur dis : combien ? ils me répondent : rien.

Ils ne savent pas l'aurore dans les yeux que ces bijoux me donnent. J'en récupère autant qu'il est possible, plus est grand mon trésor, plus sera belle la prochaine journée d'or.

Les lentilles d'eau communes, les sauges, les orties blanches, les trèfles, les perce-neiges communs, les lychnis, les fléoles, espèces indénombrables en leur diversité, conservent en un endroit leurs pousses fébriles, peu m'importe où, mais que ce soit un tas ; le bonheur n'attend pas le nombre des années, il n'attend que le nombre.

Varans de Komodo, lézards, alligators, faucons américains, aigles chauves & condors, tant vont les animaux qu'à la fin ils se donnent, et qu'ils se donnent à moi.

Si vous faites mon procès, je ne peux rien plaider ; la neige prend bien trop d'eau, et le ciel trop d'oiseaux ; rendez tout, me dites-vous mais combien voulez-vous ? Mon plaisir est d'avoir, je prépare à nouveau mon aurore.

(3)

Amis, s'il est bien vrai de dire que côtoyer les éléments majeurs d'un peuple, femmes de voitures, hommes de l'ouest, savants, banquiers, intellectuels, est réussir, alors il est vrai que j'ai, pendant longtemps, nagé dans les hautes eaux de cette suprême lagune. J'avais laissé à d'autres l'élaboration d'une villa sur la côte ; souvent, j'y passais une vacance ensoleillée ; je buvais seul de fraîches liqueurs dans des coupes translucides ; il y avait des poissons rouges dans mes piscines et mes liqueurs : et des sirènes sur mes atolls. Toute mon âme, alors, était baignée, lavée, lustrée, par le riche résultat des pluies ; je prenais constamment beaucoup de bains en mer, et l'existence, partout où j'habitais, se faisait *thalassale*. Les *thalassocraties* d'Athènes ou de Floride, ne se posent en égales, mais bien en inférieures ; j'avais avec moi autant d'eau que l'on en peut désirer, des nénuphars et de grands saules, qui symbolisaient mes victoires. J'ignore les choses qui se passèrent ensuite, si ce fut un déluge, de glace ou de sécheresse ; je crois, le temps s'écoule, la vie s'écoule, la pluie s'écoule ; vous savez, c'est tout calme et liquide, en moi, c'est tout bleu ; pardonnez-moi par conséquent s'il est vrai que j'en suis, ce soir, quelque peu humecté.

(4)

«Au cours vraiment lyrique de la nuit revenant...» Je ne m'inquiétai pas si c'était souhaitable ou non ou valable : je cessai aussitôt. J'avais résidé longtemps dans ces contrées maintenant dérisoires où je croyais être contenues tous les trésors, toutes les merveilles, tous mes essors pour l'art. Il était assez tard dans les stances de la nuit, et je me découvrais subitement submergé, affaibli, et cependant indifférent aux événements qui toujours advenaient - à la rime. Je ne comprenais pas la raison de cette soudaine désaffection ; malgré moi, j'obtenais une double rime ; je ne la cherchais pas : et la raison non plus ; car moi, cette virgule qui m'unissait au destin, je ne pouvais pas la mettre. Peut-être, pour autant que je m'en souviens, la musique se

balançait-elle calmement dans la pièce d'à côté ; mais je ne lui prêtais pas attention : car, elle ne me la rendait jamais. Comme souvent, j'avais légèrement froid ; je fumais ; il n'y avait là aucun lien de causalité ; ce soir même, j'avais beaucoup écrit, et je faisais le plus possible pour que la mort reste un plaisir. Bizarrement, cette fois, je regardais avec la fraîche impression qu'Anaxagore courait rapidement sur mes facultés ; lentement, je cherchais l'hiver pour le corps et pour l'âme au temps de l'imparfait, qui est le temps d'abandon ; j'avais décidé par hasard de m'en tenir à neuf pages, et j'orientais mes phrases de plus en plus loin du récit d'une enfance sudiste un peu moins que désirée. Une ambiance de suicide s'élevait-elle tristement parmi les caresses du soir, je ne m'en souciais pas plus, et je me pris à réfléchir à l'exercice maussade de la pulsion de conscience, à ce que l'on en pourrait écrire en pensant à des lambeaux de poème suisse.

(5)

J'attendais le départ des colombes pour mourir avec elles ; j'attendais, je ne sais pas, la fin du jour, un Incident, qu'apparaissent des gens neufs aux fenêtres des tours.

Rien n'apparut ; toutes les clopes brûlent ; crime en Asie.

A cette époque, telle du moins qu'elle m'est restée, j'allais m'asseoir près du lit dans des ombres sans fin, et je préparais du café.

Je cherchais un ennemi, je frappais fort aux portes, pour susciter l'énervement, la fureur, la crainte, que sais-je ? - l'émerveillement. Les rues étaient gonflées de foutre, de sang et de pus, de torpeur en somme ; et comme d'un deuil sourdement las.

Chaque soir, le parking s'emplissait, les ascenseurs marchaient, le ciel disparaissait ; éclairs à leurs fenêtres.

Les tours se profilaient comme des frayeurs collatérales, des blocs de demeures tripartites, des soleils morts ; en fait, peut-être simplement des tours.

Les gens des escaliers, encore, bougeaient dans des mariages ou dans des solitudes ; je sentais bien leurs discussions ; j'avais peur ; je craignais tous les jours.

Parfois, il me semblait apercevoir les lignes d'une enfance qu'on aurait dite rougie : ce n'étaient que les arêtes éternelles des tours. C'était comme si le monde, sans aucunement trembler, s'était mis à tourner ; à ces moments surtout je retournais au fond.

Mais enfin, avec le temps, je m'habituai aux tours ; leur ambiance me quittait ; tous leurs yeux sont ouverts.

Bien sûr, qu'il ne se passait rien : les meurtres, en des colonnes connexes, créaient une armature blêmie ; leur idéal était le froid, un ciel, désespérant réellement ; puis, comme les monstres n'existaient pas, ils se mirent à crier. Prends garde, me disais-je : il semble qu'ils aient une main délicate aux doigts posés contre un interrupteur.

J'aurai voulu l'écrire, mais je n'en pouvais mais ; je ne pouvais qu'attendre ; j'attendis ; rien n'arriva : vos cathédrales m'ont semblé pendre.

(6)

J'avais ôté les piédestaux ; impair ou passe, nuit politique ou jour critique, allez ailleurs ou restez là ; on a bien tort de se croire saint. Seuls les démocrates sont utiles. Ils sont utiles puisqu'ils sont là : c'est dire si toutes les choses se valent.

Dans la pièce vide, je n'aimais plus les lois ; de splendides roses brillaient près du buisson de mon endroit ; de longues voitures chromées ou noires animaient des perspectives à ma fenêtre ; des guerres, très longues et très torrides, délaissaient leurs pétales à la poussière des routes.

Je ne doutais jamais des peuples équivalents, leurs moeurs indifférentes, ce qu'ils font de leurs âmes, comment ; plutôt, tout l'ordre du jugement des hiérarchies, je le laissais à l'ombre être, naître ou paître, mourir à la façon d'une vache indienne inoccupée, ou désœuvrée, ou désintéressée.

Je ne vois pas vraiment des mondes, ou quoi que ce soit ou des images, cela n'est qu'illusion ; j'ai acheté des orties pour mettre en mon jardin, des photos de déesses indiquent la direction des vents, déesses en haut des toits régnaient sur l'empire des girouettes.

Ainsi donc, pour moi, je n'ai choisi ni le salut, ni les salopes : les pâles objets se trouvent désengagés, les maris et les roses prennent des balles dans la tête ; c'est dire si toutes les choses se valent.

(7)

Je vois des choses sur le Sahel, des horreurs au Bhutan, les belles messes de Noël, l'ensemble blanc et un peu gris dans le carreau supérieur droit ; les télé passent des téléfilms sur des soirées américaines, des murs cristallisés, des dinosaures spéciaux.

Toutes nos visions sont immédiates, et disponibles à chaque instant ; ils discourent sur des thèmes ou sur des sociétés modernes, ils montrent des jardins rouges et bleus d'insectes morts depuis longtemps, une histoire érotique entre deux infirmières noires, des relations qui s'agrémentent des romans vides et épuisants de leurs folles théories affectives.

J'entends, adossé à ma muraille charmante, parler le matin de ces rumeurs françaises ou d'ardentes maladies du corps, celles de l'esprit ne venant, je crois, qu'à 16 ou 17 heures ; je ne sais rien de tout cela, et ne vous inquiétez pas, je ne bougerai pas ; le désespoir se mène de soi.

En jouant serré et en état d'alerte molle, un individu de terre cuite et durcie fabriqué par je ne sais quelle mentalité torse ou retorse pourrait peut-être en cette seconde, face à cet écran, oser des vues cliniques, critiques ou politiques sur les sens cachés de l'image d'un enfant du Far-West projeté dans ce qui paraît être, pour moi, l'ombre dessinée d'une idole vivant de beurre dans la forêt japonaise avec, en fond sonore, quelque dialogue informatif ou symphonique écourté ; mais moi mon destin je ne l'imagine pas près d'eux ; si par bonheur j'arrive à me sortir de leurs fumées optiques, ce soir j'irai dans le grand monde des putains désolées.

(8)

Je m'éveillais.

Dans l'appartement - le sommeil - les meubles me semblaient les héritiers, les descendants, ils étaient comme les choses suprêmes résiduelles des forêts.

Chaque fois, en rouvrant les yeux, je voyais des mystères au fond de chênaies brunes ou de sous-bois laqués ; j'entendais la lumière qui coulait sur les sources blanches, j'étais ce chien boxer exténué, abattu, qui abandonne soudain de dégoût et dans une grande clarté son urine molle sur un gazon high-class ; mais au revers de moi toujours, les héritiers, les cierges, reprenaient à chaque occurrence un air bassement dramatique, d'une sombre comédie lassée devant les murs de papiers peints. Alors, je fis taire les chiens ; mais finalement, ne parvenant toujours à rien engoncé dans ces conditions nocturnes, je m'éveillais, dans un ruisseau frissonnant de feuilles mortes.

A ces moments de lucidité, je ne me rappelai cependant que vaguement le cadre de mes rêves : était-ce, alors, une chambre nue avec un fauteuil dans le coin où paraissaient les sources ? Était-ce la grève marine où, autrefois, j'avais entreposé les enfants de mes meubles ? Que les plantes grasses me pardonnent si c'était elles le cadre : je n'ai pas la sève pour satisfaire tout le monde.

En vérité, cette grève, et également cette chambre, me restaient familières, et j'avais peine à croire que puissent s'y loger, dans la première, un inconfortable matelas bleu, dans la seconde, un océan. Mais comme le temps de ma pensée consciente me restait nettement compté, et que je me retrouvais assez mal debout au milieu de ces étés musicaux trop anciens, trop forestiers, je partais à nouveau résolument m'enfourer en un sommeil baigné par le bruit agréable et subtil des embruns de la belle marée grise.

LJH

Le poète de service

François Augiéras (1925-1971)

Un météorite est passé en allure portante, dans des directions et selon des provenances dont on cherche encore à préciser de quelles énergies témoigne cette fulgurance d'aérolithe. On le repère brièvement à Rochester USA, au-dessus de la Grèce près du Mont Athos, dans le désert du sud algérien et très souvent, dans le creux primitif des vallées du Périgord, originant des ronds éternels dans l'eau de la Vézère ou de la Dordogne. On l'aperçoit au bord des falaises périgourdines ou grecques, dans le noir des cavernes millénaires ou le fond des bunkers sahariens, à l'exposition du plein soleil du désert ou au milieu de la nuit forestière du sud-ouest de la France.

On le décrit comme étant toujours à la recherche d'une autorité (amicale, paternelle, militaire) mais il n'en finit pas de se dérober. *“Je suis certainement un poète, et je ne serai jamais un adulte ; il y a en moi une âme d'enfant...”* (Lettre à P.Placet du 27.07.59). On le croit fasciné par les armes, les couteaux, les fusils, mais il les enterre dans les rivières. *“J'aime les armes automatiques... /... J'aime l'action violente ; aussi la douceur d'une soirée près d'un feu...”*. (Lettre à P.Placet. 27 août 1958). Il vit dans le désert ou dans les cavernes, et pourtant, il écrit ne pas aimer la solitude. Il aime les hommes et va au bordel avec des femmes ou se marie. *“J'aime la lune comme on aime une femme...”* (Lettre du 30.08.58). Il écrit... et il peint.

François Augiéras vit, peint et écrit le milieu d'un vingtième siècle inédit, secret et énergique, sensuel et violent, sulfureux et révolté. Il pose avant l'heure des antennes incroyables sur les toits et les têtes, qui viendront capter des ondes non élucidées, et lui permettront d'expérimenter que *“la création artistique est un*

enfer où l'on est prisonnier de ses rêves et de ses souvenirs”. (Lettre à P.Placet, 9 août 1956). Il mélange l'ocre et la sueur pour laisser quelques livres, quelques tableaux, et une trace non mesurable et inclassable dans la littérature du siècle dernier.

Initialement, le projet d'écriture se déploie de manière incertaine, dans *“des livres en couleur expédiés du désert sans rien savoir du métier d'écrivain”* (Le vieillard et l'enfant), dans le doute mais aussi avec puissance, où naît *“l'invincible croyance en la force des mots”*. Un coup de dé posté presque au hasard, départ sous la forme *“d'un petit récit, primaire, émouvant, maladroit, mal écrit”* (Une adolescence au temps du maréchal, p.216) d'une oeuvre relativement courte (7 ou 8 livres et une correspondance indissociable de son oeuvre) dans une vie assez brève - Augiéras meurt à 46 ans - mais bien remplie, où la chandelle a été largement brûlée par les deux bouts.

Les formes de l'écriture sont comme la vie, indécidables : le destin est réécrit, l'oeuvre est plus ou moins autobiographique et pourtant, le déroulement de la vie n'est pas si facile que cela à reconstituer. De nombreux déplacements, depuis les grottes profondes du Périgord jusqu'aux chemins de ronde des forts du désert, en passant par les falaises du Mont Athos – et ses cavernes aussi – pour revenir dans les *vallées des premiers matins du monde*, brouillent les pistes retracées par l'écrit. Une vie et une écriture qui vont jusqu'au bout, s'affirmant ainsi toutes deux comme expériences des limites, jusqu'à la série des infarctus comme points de suspension... La voix de l'écrivain, dont on peut entendre un enregistrement dans le film de Stéphane Sinde, semble lire dans l'urgence, tout le temps au bord de l'essoufflement. Elle s'éteindra dans la solitude en 1971. On l'entend mieux, semble-t-il, trente ans après : Augiéras est réédité, exposé, étudié... un peu comme il l'avait prévu : *“Je suis pourtant certain de la survie de mes livres ; justement parce que j'habite un peu loin des hommes... Je le connais, ce siècle. C'est une manie chez lui que d'exhumer, que de retrouver les manuscrits perdus.”* (Une adolescence...).

Bibliographie :

Les noces avec l'Occident - Fata Morgana
Le vieillard et l'enfant - Editions de Minuit
Le voyage des morts – Fata Morgana
La chasse fantastique (rédaction avec P.Placet) - Phalène
L'apprenti sorcier – Fata Morgana
La trajectoire (Une adolescence au temps du maréchal) – Fata Morgana
Un voyage au Mont Athos - Flammarion
Domme ou l'essai d'occupation – Fata Morgana
Lettres à Paul Placet - Fanlac

Les livres d'Augiéras sont progressivement édités dans la collection de poche *Les Cahiers Rouges* chez Grasset.

Sur la toile :

Association des amis de François Augiéras : <http://assoaugieras.multimania.com/>
On peut y voir deux reproductions des peintures d'Augiéras.

François Augiéras (extraits)

“ Un oiseau chante dans le grand clair de lune qui éclaire maintenant les rochers de Beynac et de La Roque-Gageac. En ce milieu de la nuit, au coeur d'un pur silence, il clame sa joie d'exister dans l'Univers-Divin. Le jeune arbre, à côté de moi, en plein dans la lueur de la lune, luit de toutes ses feuilles vertes ; tandis qu'au pied des noires falaises, la rivière file, inlassable, en un simple murmure. Tout est calme, paisible. En contraste avec l'agitation du monde, le Périgord est hors de l'histoire, en sommeil. Cette nuit de lune, dans ce pays si tranquille, qui donc se méfierait de Nous ? ”
François Augiéras. Domme ou L'essai d'occupation. p.133 Fata Morgana

“ Alors naquit dans mon esprit l'invincible croyance en la force des mots ; il y eut découverte d'un pouvoir et de ses conséquences dans le moment où j'étais humilié. Je devinai quelle victoire pouvait être la mienne ; je décidai de prendre l'univers à témoin d'une étrange affaire dans un musée du désert, d'en faire le récit, de crier ma détresse, et de me venger de la sorte d'un colonel en retraite parfaitement inhumain. ”
François Augiéras. Zirara. Le vieillard et l'enfant. p.14 Editions de minuit

soleil levant, vers de blanches collines, vers l'éternelle virginité du monde. A pas calmes et tranquilles, heureux dans mes habits de laine, je vais dans ce désert, un manteau de soldat sur mes épaules nues, dans la paix du matin, de pierre en pierre par les vallées silencieuses. Pas un nuage sur les graviers des pentes s'éloignant plus à l'est que je ne l'aurais cru, en une succession de frais couloirs de grès mouillés par la rosée ; pas un cri, si ce n'est celui des éperviers sur les plages désertes. ”

François Augiéras. Le vieillard et l'enfant. p.14 Editions de minuit.

“ La brume se déchire sous les rayons d'un chaud soleil ; elle s'évapore rapidement dans l'air bleu. Le monde des Hommes réapparaît ; un pont sur la rivière, les peupliers, les routes reviennent à l'existence dans une lumière bleu-rose, délicate, pastel. Des colombes tournoient joyeusement, venant des pigeonniers du village de Cénac, qui me reste invisible sous les falaises ; et tout compte fait, le monde des Hommes me demeure lointain et me parvient surtout comme une sourde et vilaine rumeur, obstinée, assez puissante aujourd'hui, car c'est probablement le dimanche de Pâques, et de petites autos, chargées de familles ravies de profiter du beau temps, passent rapidement sur le pont, dont les arches se reflètent maintenant dans une eau très bleue, parfait miroir du ciel. A nouveau, je ressens intensément mon isolement, mon désaccord avec une race usée. Ces gens vont à leurs petites affaires qui ne sont pas les miennes ; et, s'il faut m'exaspérer davantage, une cloche sonne à toute volée, cette fois-ci du côté de Vitrac. Là-bas, des gens iront adorer faiblement, car le christianisme s'achève... ”

François Augiéras.

Domme ou L'essai d'occupation. p.52 Fata Morgana

“ Dès la fin de la nuit je marche vers le

P o è t e d u m o n d e



Domme - Vue des falaises d'Augiéras
Photo : Galerie de Sophie (www.multimania.com/sonneur)

Non p o é s i e d u m o n d e

Qui sont les ennemis d'Internet

A condition de disposer d'un ordinateur et d'une connexion Internet, un homme seul peut aujourd'hui, depuis son salon ou un cybercafé, faire part au monde entier de ses opinions. Il lui suffit de créer un site, de participer à un forum de discussion, de diffuser des courriers électroniques. Le cas échéant, cet homme peut dénoncer, hors de tout contrôle, les atteintes à la liberté ou la répression en cours dans son pays, aussi autoritaire et fermé soit-il. Un exilé politique libyen, vietnamien ou gabonais peut désormais publier des informations à l'intention de ses compatriotes restés aux pays, en court-circuitant tous les systèmes de surveillance traditionnels. Du Chili à l'Algérie, un journal censuré peut en quelques minutes publier ses articles sur des serveurs américains, scandinaves ou français.

Faut-il restreindre la liberté d'expression sur Internet ? Reporters sans frontières et Transfert.net ne le croient pas. Si toutes les bureaucraties et tous les groupes de pression de la planète parvenaient à imposer leurs propres valeurs et leurs propres tabous sur l'ensemble du réseau, Internet cesserait d'exister en tant que lieu de libre expression. Approuver les décisions des juges français ou allemands, c'est implicitement donner raison aux autorités chinoises ou tunisiennes : aucune autorité locale ne doit s'arroger le droit de définir les frontières de ce qui est politiquement ou moralement acceptable. Qui, de la France, des Etats-Unis ou de la Birmanie, dira ce que signifie le terme diffamer ? Doit-on laisser

l'Arabie saoudite laisser imposer sa définition de la pornographie ? Faudra-t-il, à présent que la France a reconnu le génocide arménien, pourchasser les sites turcs qui en nient la réalité ? Tout ce qui est moralement condamnable ne devrait pas l'être pénalement. Les abandons de souveraineté sont une bonne chose : ils doivent être appliqués à la liberté d'expression. Pour combattre les propagandistes d'idées ou d'opinions racistes et xénophobes, Reporters sans frontières et Transfert.net estiment qu'il ne sert à rien d'ériger un arsenal législatif toujours plus draconien. La liberté d'expression est évidemment dangereuse, mais les entraves à cette liberté le sont encore plus.

Reporters sans frontières voit dans Internet un outil idéal pour déjouer la censure que l'organisation combat, dans le monde entier, depuis quinze ans. Lorsqu'il est lâché sur le Net, un texte devient quasiment insaisissable : grâce à la solidarité du réseau, au militantisme libertaire de certains internautes, il va être récupéré, protégé, et se démultiplier grâce à des sites-miroirs répartis sur tous les continents. Un message lancé sur un forum de discussion fait le tour du monde en moins de quarante-huit heures, automatiquement dupliqué à plusieurs milliers d'exemplaires. S'ils ont les compétences techniques requises, ses auteurs ont de surcroît de bonnes chances de préserver leur anonymat.

Puisque la France s'honore d'héberger des sites étrangers interdits dans leur pays d'origine, elle doit accepter de bonne grâce que des pays étrangers lui jouent le même tour quand elle le mérite.

A ce jour, aucun Etat ne parvient à contrôler réellement Internet. Mais la course technologique effrénée que se livrent les ennemis d'Internet et ceux qui combattent pour la liberté du réseau est permanente. L'issue de cette guérilla technologique n'est pas acquise.

Internet a fait exploser le cadre traditionnel des rapports de force entre les Etats et ceux

qui produisent l'information. Puisque chacun peut désormais se faire l'intermédiaire entre une information et sa diffusion à un large public, quelle est aujourd'hui la spécificité du journaliste ? Un mail envoyé à mille exemplaires est-il toujours une correspondance privée ou devient-il un média ? Quelles lois appliquer aux publications virtuelles qui sont, par essence, planétaires et transfrontalières ? Dépassés par ces questions complexes, les Etats sont sur la défensive. Tous veulent Internet, mais rêvent d'un réseau sous contrôle.

Face à ce dilemme, un arsenal de solutions répressives se déploie. Les régimes les plus autoritaires légifèrent, surveillent, censurent avec une énergie décuplée par le sentiment qu'une course de vitesse est engagée contre la cyberdissidence. La Corée du Nord a tranché : pas de serveur, aucune connexion possible. Le pays de Kim Jong-Il est le seul au monde où l'Internet n'existe pas, ce qui n'empêche pas Pyongyang de posséder plusieurs sites de propagande... hébergés au Japon. Riche et peu peuplée, l'Arabie Saoudite a préféré construire, à Djeddah, un gigantesque système de filtrage d'adresses et de contenu. A l'opposé de cet Intranet national, la Chine, qui compterait déjà 20 millions d'internautes, forme des brigades de policiers à la guerre contre les articles antigouvernementaux et anticommunistes publiés sur le web, et se dote d'un dispositif législatif extrêmement répressif: la cybercriminalité y est passible de la peine de mort.

Dans les démocraties occidentales, la peur d'un Internet incontrôlable, partiellement administré par des entités supranationales, se traduit par des tentatives répétées d'encadrement législatif. La France, sous l'influence des souverainistes - les adversaires résolus de tout abandon des prérogatives étatiques -, a été pionnière dans ce domaine, puisqu'elle a voulu réglementer l'utilisation du réseau quand il n'était encore qu'embryonnaire. Depuis, les projets de lois se sont succédés, mais se sont heurtés au principe constitutionnel garantissant la liberté

d'expression. En Allemagne, des magistrats ont manifesté une volonté analogue de contrôle et de censure du réseau, en particulier pour interdire l'accès à certains sites néo-nazis hébergés aux Etats-Unis, mais ont dû capituler à deux reprises. Aux Etats-Unis, où la circulation de l'information sur Internet est largement protégée par le premier amendement à la Constitution, la droite conservatrice agite l'épouvantail de la contamination pornographique pour faire voter des lois restrictives. Dans ces trois pays, les restrictions légales à la diffusion d'informations sur Internet demeurent, aujourd'hui encore, exceptionnelles. Mais devant le flou juridique qui prévaut, le danger est si réel que les initiatives individuelles de magistrats favorables à un contrôle instaurent une jurisprudence liberticide.

Les Ennemis d'Internet

Extrait publié sur le site de Reporters
sans frontières
www.rsf.fr

Vous pouvez également acheter la version complète en .pdf ou imprimée sur le site de 00h00.com.

www.00h00.com

Le site de Reporters sans frontières, en reproduisant systématiquement les articles censurés, et en hébergeant des journaux interdits, participe à ce combat pour la liberté d'expression.

**N o n p o é s i e
d u m o n d e**

Moment Critique

Oiseau léger pense

“ Je crois que cette éducation au Destin et à la mort est une des fonctions principales de la littérature.”

Umberto Eco. Sur quelques fonctions de la littérature. Magazine littéraire. Novembre 2000.

- Dis, tu n'exagères pas un peu, quand tu affirmes que la poésie, ça ne sert à rien ? D'accord, ça n'est pas un objet marchand, dont on peut facilement déterminer la valeur d'usage et la valeur d'échange. Néanmoins, pour que tant d'hommes et de femmes s'y adonnent dans la composition ou la simple lecture, et cela depuis des siècles, c'est que ça leur est utile et nécessaire ?

- Euh... Oui, je l'avoue, j'ai exagéré un peu. La littérature, la poésie, ça doit bien servir à quelque chose, en effet. Mais je te trouve un peu naïf de dire qu'elle n'est pas un objet marchand : cela est vrai dans l'absolu, et tout créateur doit l'aborder comme telle dans l'acte de création. Néanmoins, dans la réalité quotidienne des artistes, la création est rémunérée. Il suffit de lire les journaux ou correspondances de quelques grands écrivains

pour voir que la question de l'argent, et le plus souvent de son manque, apparaît presque toujours. Et que dire des oeuvres créées sur commande, comme cela arrive très souvent, en littérature, en musique ou en peinture, l'écrivain étant lié par contrat écrit ou moral à son éditeur, son mécène. Bref, je m'égare un peu en apparence, mais pas tout à fait : à notre époque, la littérature, ça sert incidemment à vendre des livres, à faire vivre l'industrie de l'édition, de l'imprimerie et de la distribution...

- Attends, là, tu te moques de moi ? Tu fais de la provocation !

- Non, non, c'est toi qui m'as entraîné sur ce terrain. Alors posons-nous la question de manière plus approfondie, sans en rester à l'épiphénomène. La littérature, ça sert...

- A se faire plaisir !

- Euh... Oui, sans doute. Tu parles du plaisir de lire, et aussi, sans doute de celui de créer. L'émotion esthétique, l'immense jouissance que l'on peut éprouver à lire tel ou tel poème, tel ou tel texte, à écouter une musique ou contempler un tableau. Et la fierté légitime que peut éprouver tel ou tel artiste à mettre un point final à son travail. Mais à y regarder de plus près, tout ça n'est pas si simple... Que dire des oeuvres créées dans le doute, la difficulté, la souffrance et parfois même la folie de leur auteur – le vingtième siècle en est constellé – de ces oeuvres

accouchées dans la douleur, au prix parfois de la santé mentale et physique de leur auteur ? Et que dire de ces grands textes qui ne procurent pas un plaisir immédiat à leur lecteur, car difficiles d'accès, et qui n'en sont pas moins des oeuvres de génie ? Oui, la littérature, la poésie, ça sert sans doute à *faire plaisir*, mais encore faut-il essayer de comprendre de quel plaisir il s'agit, ce qu'est l'émotion esthétique et créatrice, ce qu'il en est du plaisir du texte...

- Ca sert à mieux comprendre le monde qui nous entoure, alors ?

- Ah ! Bien, bien... Mieux comprendre le monde qui nous entoure. Indirectement, d'abord : tenter de trouver sa place de lecteur, d'auditeur, de contemplateur dans l'histoire de l'art, c'est sans nul doute une bonne manière pour tenter de s'approcher de l'humain. Mais ne soyons encore une fois pas trop naïfs : les nazis *aussi* apprécient la littérature, la musique et la peinture... On peut aussi penser à ces écrivains du siècle dernier (ça me fait encore une drôle d'impression de dire le siècle dernier pour le vingtième siècle) qui ont tenté de relever le défi d'englober et de décrire le monde dans sa totalité dans des oeuvres de grande envergure, je pense à Joyce et Proust, évidemment, mais aussi à Robert Musil, Hermann Broch, Malcom Lowry. On dit de ces oeuvres qu'elles permettent d'en savoir plus sur leur époque que n'importe quel livre d'histoire ou encyclopédie, d'en apprendre plus sur l'homme que n'importe quel traité de psychiatrie ou de sociologie, d'en connaître

plus sur le langage que n'importe quelle linguistique. On disait aussi cela des écrits de Flaubert et de Balzac pour l'avant dernier siècle. Cette idée d'une littérature comme outil quasi scientifique de découverte, description et compréhension du monde est même un thème récurrent de la critique littéraire. Mais l'histoire récente de la littérature comporte quelques apparentes contradictions gênantes : créer une des plus belles oeuvres de la littérature du vingtième siècle n'a pas empêché Céline de se comporter comme le pire des salauds.

- La littérature, la poésie, ça aide à mieux vivre, non ?

- Hum... Je pense à un texte récent d'Umberto Eco dans lequel il met en avant le fait que la littérature *maintient en exercice la langue* et que *la lecture des oeuvres littéraires nous oblige à un exercice de fidélité et de respect dans la liberté de l'expression*. Il en conclut que la littérature, ça aide à mieux mourir...

Qu'en penses-tu, oiseau léger ?

Sonneur, Février 2001

Moment Critique

Etre libre de dire, d'articuler mes nuits
Et de danser mes jours en cercles infinis
Etre libre de ces mots qui déchirent ma gorge
En les couchant dociles sur l'enclume de la forge
Etre libre de lever haut et fort le marteau
Pour cogner encore et façonner le beau
Etre libre d'affronter, de sculpter ma colère
Pour que jaillissent en gerbes tous les éclats de fer
Etre libre d'entendre, d'accueillir le mystère
Et le silence avec, de laisser vibrer l'air
Etre libre d'enflammer chaque parcelle de mon être
D'abord un feu de joie puis en cendres le paraître
Etre libre de rire puis de souffrir avec
Tous ces êtres de chair pour ne pas rester sec
Etre libre de boire, d'absorber Ton Amour
Non pour me perdre en Toi mais pour vivre à mon tour
Etre libre de voir au-delà des couloirs
Des fenêtres ouvertes et des signes d'espoir

Catherine Bangerter
ch.bangerter@dplanet.ch

C'est une étrange ardeur qui me vient quand,
Oubliant la vie bruyante, oubliant les douleurs de l'âge,
le malheur des autres, l'obstination du temps,
peau de chagrin diminuant chaque jour davantage,
oubliant qui je suis ou ce qu'était d'antan,
devant une page blanche, je me mets à rêver.

J'ai plaisir à tracer le fil de mes pensées,
A tout le moins l'écrire mais je voudrais le peindre
Comme ces lettrés chinois caressant leurs pinceaux
J'aimerais qu'apparaissent chaque mot, chaque image
Engravées dans la pierre comme écriture arabe,
Faites pour décorer et faites pour prier.

Yv
YvYvYv8592@aol.com



Nues - Laurence de Sainte Mareville

Il jure de ne pas parler,
mais il répond
- L'écho-

Son chemin est difficile,
mais elle ne craint pas d'insulter l'ennemi
- La montagne -

Il traverse la vallée
sans faire d'ombre
- Le cri -

Elle traverse le fleuve
sans se mouiller
- L'ombre -

Laurence de Sainte Mareville
LolaPlumes@aol.com

Corazón compartido Coeur partagé

El espíritu de un pueblo expandido,
Por el tiempo más allá de los mares,
Su cultura se impronta en mil lugares,
Como abrazo por tierra extendido.

De l'esprit d'un peuple répandu,
Par le temps au-delà des mers,
La culture s'imprime en mille lieux,
Telle une embrassade à la terre.

Es una sangre que ha reverdecido
Como flor de indígenas en millares,
Germinando en fértiles hontanares,
Como un canto libre compartido.

Il est un sang reverdi,
Comme fleurs d'indigènes par milliers,
Germant sur de fertiles pentes,
Comme un chant libre partagé.

Son mil razas que se funden en una,
Mil ideales forjando un solo anhelo,
Mil vástagos en una común cuna.

Ce sont mille races qui se fondent en une,
Mille idéaux forgeant une seule fin,
Mille rejetons en un berceau commun.

Tienen todos bajo sí el mismo cielo,
Protege sus sueños la misma luna,
Recorren sus pasos el mismo suelo.

Ils ont sous eux tous le même ciel,
La même lune protège leurs rêves,
Leurs pas parcourent le même sol.

Miguel de Asén

Extraído de «Son retos»

(traduction Anna Parro et Pierre Lamarque)

Terna de los elementos Troisième des éléments

El despertar de una mañana eterna L'éveil d'une éternelle matinée
Quiso inundar de esencia el horizonte, D'aisance voulut inonder l'horizon,
Irradió su luz por valle y monte, Irradia de sa lumière monts et vallées,
Sació hasta de calor una caverna. Rassasia même de sa chaleur une caverne.

Las aves cantan, el oso no inverte, Les oiseaux chantent, l'ours n'hiberne pas,
Luz celestial a la sombra impone, Lumière céleste à l'ombre imposante,
Que el campo con la brisa se conforte, Que le champ et la brise se confondent,
Es del fuego y el hielo la terna. C'est entre feu et glace le troisième élément.

Hacia la bella aurora el sol converge, Vers la belle aurore le soleil converge,
Es balada del espacio infinito, C'est une balade de l'espace infini,
La alborada que de la tierra emerge. L'aube qui de la terre émerge.

Es la tierra que se alza tras un grito, C'est la terre qui se brise d'un cri,
Es un canto que en piedra se sumerge, C'est un chant qui dans la pierre s'engloutit,
El mundo que engendra en su ser un mito. Le monde qui engendre en son sein un mythe.

Miguel de Asén

Extraído de «Son retos»

(traduction Anna Parro et Pierre Lamarque)



La paix barbelée - Marina Damestoy

Les tortues ont-elles des échelles

Les tortues ont-elles des échelles ?
Des boucles de lianes qui grimpent au-dessus de leurs forêts de pluie ?
Lente, la forme en paume de main, verte.
On se soulève en haussant les yeux.
Un membre, puis quatre, quittent le sol... d'autres suivent, similaires,
doucement endormis par leurs gestes minutieux, presque arrêtés.
La goutte blanche commence à apparaître en chaque œil, définitive,
de plus en plus collée aux rétines sombres.
C'est la tête fixée vers le ciel encore incertain,
attendre que la procession confirme une Ascension irrémédiable.
Aboutir dans le choix même de son évolution qui étire le temps.
Les peaux d'écailles-fossiles glissent selon la vrille en veinules grandes comme
une échelle de rêve.
Les tortues montent à jamais voir la lune.

Marina Damestoy
aniramdam@hotmail.com

Mon domicile au ciel

Trouver une adresse dans une brume d'adieux. L'horizon est doux, montagnes
de chair d'eau. Rien ne vient déchirer ces pâturages. Les nuées profondes
font descendre un soleil sans ombres, sans obstacles. Particules libres. Tapis
du royaume tactile où il ferait bon vivre. Bâtir sa maison-mousse, creuser des
puits-terre pour extraire quelques fruits, quelques graines. Attraper au vol un
oiseau, le mitonner aux vapeurs célestes, le rôtir au travers des loupes-gouttes.
Trouver son amant sur le nuage suivant.

Marina Damestoy
aniramdam@hotmail.com

Un intrus

Elle dit qu'il est venu, elle a reconnu son odeur, elle connaît toutes ses odeurs, elle sait le goût qu'il a, elle dit amer et j'entends âcre, elle ne l'a pas vu, mais elle en est certaine, il est revenu observer les enfants par-derrrière la haie, c'est là qu'il s'est touché, cette odeur elle la reconnaît aussi. Elle invente des pluies pour garder les enfants dans les chambres, elle parle aux nuages pour qu'ils crèvent, et s'il y avait un dieu, elle ferait des sacrifices pour que crève son père.

Elle le reconnaîtrait depuis le bout de la rue, elle reconnaîtrait la voiture qu'il a louée, jusqu'au bruit de ses pas elle reconnaîtrait. Elle ferme toujours soigneusement la porte, c'est la porte soigneusement fermée qu'elle se tourne vers ses enfants qui viennent à elle en riant. C'est ce rire qui, plus sûrement que les verrous, condamne la porte au vieillard obscène.

Hervé Chesnay
chestel@normandnet.fr

Le sens du retour

Il faudrait que ce soit lui qui te revienne : on les connaît les histoires, on les a chantées, les rengaines, paraboles et *Sylvestrik* ; sur la grève de Saint-Michel, il pleurerait, le vieux bonhomme, et je ne veux rien savoir des filles qui chanteraient la chanson de son fils. Tu aimerais sans doute qu'on se fonde dans les légendes, tu aimerais, c'est sûr, fondre en larmes en public, mais il te prévient, il a les yeux secs. Les larmes il se les garde qui lui permettent de voir clair.

Je te propose une autre issue : il revient en effet. Il a vaincu le monstre au fond du labyrinthe. Aucune fille ne chante son nom, mais Ariane abandonnée se lamente et l'agonit d'injures. Le vieux qui n'en peut plus d'attendre n'arpentera pas la grève, mais grimpe au promontoire, pour scruter les lointains, crier sa joie, hurler son deuil, selon la couleur de la voile. Or on l'a laissée noire. Le père se précipite, que le fils, de ses yeux couleur d'huître, regarde tomber droit comme pierre dans la mer où se noie son nom.

Hervé Chesnay
chestel@normandnet.fr

L'hiver de delft

Le bleu à peine visible de la nappe, d'où monte une lumière froide où brillent les bijoux légers, les clous de cuivre de la chaise. Donnant à la fourrure blanche, au jaune de la robe une vigueur nouvelle, comme un petit vent frais brusquement survenu, par la fenêtre ouverte sur l'hiver de Delft. Dans le visage ovale ces yeux vifs, sur un fond d'ombre grise, austère et attentive. Cherchant en nous le mot qu'il faut écrire, la pointe de la plume prête...

Catherine Raucy

Paul.raucy@wanadoo.fr

Le vide et le plein

La main déposant les oeufs dans le panier de fil de fer, un par un, le grain doux des coquilles pleines à peine entrechoquées, les masses claires et les ombres doucement réparties dans cette solidité aérienne ; le panier soulevé par l'anse, le poids surprenant précautionneusement porté sur le chemin, près des fossés herbeux, le long des vergers de mars ; le retour jusqu'à la cuisine où on le videra, prenant les oeufs un par un, rendant son vide au panier de fil avant de le suspendre au-dessus de l'évier, comme en attente.

Catherine Raucy

Paul.raucy@wanadoo.fr

J'ai erré dix mille ans, pour arriver à toi. Affronté tant de vents qui soufflaient contre moi et brûlé tant de vies qui marchaient dans mes pas...

J'ai semé l'insomnie dans les nuits de ces hommes qui préférèrent veiller que de rêver de moi...

J'ai éteint tant de flammes qui ne brillaient que pour moi, pour qu'ils reviennent un peu à penser plus à eux...

J'ai séché toutes leurs larmes au feu de leur haine pour qu'enfin ils me quittent, puisqu'ils ne m'oublient pas...

Et j'ai vieilli... bien trop vite ! Car je traîne avec moi le passé d'une ancêtre qui doit être encore là.

J'ai connu, de l'amour, les facettes cachées qui rendent insupportable les semblants de baisers.

J'ai maîtrisé mon corps au fil de tant de heurts. J'ai appris à jouer au double sens des mots et mes yeux se reflètent dans les miroirs brisés, tout au fond des châteaux où ils aimaient jouer.

J'ai aimé plus que tout, et donné tous mes rêves en pâture à ces êtres qui prétendaient m'aimer et je dois, chaque fois, encaisser sans ciller, leurs amours passionnées qui tournent à l'obsession... Refermer à nouveau une porte sur le passé puisqu'ils n'admettent pas qu'ils n'ont pas su donner.

J'ai frôlé la folie et son tendre sourire, qui excuse tant de choses, à tant d'êtres brisés. Mais je n'ai pas glissé, évité de justesse leurs doux injectés en chambre capitonnée...

Mais il reste l'image, qui s'affine chaque jour et qui fait de moi ce joyau convoité, cette richesse des yeux qui les rend presque fous s'ils ne prennent pas le temps de savoir d'où je viens. J'avais perdu connaissance dans un monde de soleil et je m'éveillais, inconsciente enfant que j'étais, avec ce corps de femme, dans ce monde d'hommes.

Je jouais, comme on joue avec un enfant, aiguisant de regards leurs espoirs soupirants, leurs rêves embrumés et leurs nuits... Somnambule dans leur monde... Encore à moitié assoupie.

Mais j'avais dû dormir quelque part avec toi car je viens de trouver pourquoi j'ai dû errer pendant ces dix milles ans...

Extrait de «DIX MILLES ANS»
Recueil de poésie

Isabelle Châtel
CTequilasunrise@aol.com

Arphon était Reine
Moi, son amiral
Roi de ses baquets,
Je humais ses peines,
Toujours à sa traîne.

La part faite aux belles
Est souvent cruelle,
Amener ses voiles,
Lever sa dentelle,
Se raser le poil...

Darphon était Reine,
Reine d'Altabèse.
Moi, son assesseur...
Prince de ses humeurs
Et comptable austère...

La part des cruels
Est toujours belle.
Manœuvrer le vice
Eteindre la vie
Et sucer les sucs...

Arphon était Mère.
Elle enfantait d'elle,
Les Mêmes, en elle.
Elle était le centre,
La saveur du sel...

Arphon et Darphon
Étaient les jumelles,
La totalité,
Le jus de la pierre,
Les Mêmes leurs pères.

extraits de 'MANIA GRANDIOSA'

Eric Bertomeu
Ebertomeu@aol.com

Ah ! Triste gâtée !
Combien de malheurs
A-t-il enterrés,
aux jours du bonheur
Ton cul éreinté ?

Horizons de toile,
fanfreluche grise...
Elle était cigale
au sommeil fragile,
le fil des cocons

Ah ! Triste baiser,
combien de bonheurs
as-tu enterrés,
dans tes jours, tes heures,
sous son postérieur ?...

La lumière règne,
Même capturée.
C'est une couronne
aux épines blanches,
sur des pieds en sang.

Darphon était Mère.
Elle accouchait d'elle,
Les mêmes, hors d'elle.
Elle était exil,
le ton de l'amer...

Arphon était feu,
Darphon était eau,
elles étaient aussi,
aux Mêmes, la terre
Et l'œil de l'air.



Glasswork - aaron de Najran

Mon arbre d'orge verte

Aujourd'hui je vous écris, mon arbre est parti
il a profité de la nuit
il est parti dans une traîne de vent
à peine un froissement
je m'étais endormi sous le poids des oiseaux
la fenêtre éteinte
l'automne couché dans les caniveaux

je vous écris depuis le soleil accoudé à la table
midi en gilet indien
devant une omelette et une tranche de renard
je n'ai plus d'encre
il ne reste qu'un cerne de khôl au fond de la tasse
mon arbre a disparu

il a pris ses amandes et ses vieilles laines
il a pris le mélèze sur la colline
et il est parti
les cheveux tressés de cigales
il a traversé le pays
les baux, les ocres, les roussillons
terres bohèmes, colorados imaginaires
soleils dédorés sur ma langue de terre

mon arbre d'écorce grège
mon arbre d'orges mûres

je n'ai plus qu'une poignée de sable à écrire
les algues sont à la marée
les vagues éclatent dans ma main une à une
comme des navires
le soleil n'a plus pieds
je me rêve goéland

mon arbre lui est parti dans un hâle de mer
bois d'écume dans les dauphins bleus
boucan de caravelle au château du corail

aaron de Najran
aaron_de_najran@hotmail.com

Matin d'hiver

Persiennes ouvertes tôt
Sur un ciel épais et gris
 Brumeux
Les maisons sont fantômes
 Au regard de fenêtres
Les lampadaires du parking
 Encore allumés
 Fanaux
 A l'éclat de planètes
 Jaune vert
N'abritent aucune voile
 En instance d'aventure
Le long de quais invisibles
Mais les fourmis alignées
 D'un quotidien bruyant
 Et laborieux.

Et derrière mes barreaux
 Je distingue des mâts
Là où ne sont que des troncs
 Arbres dénudés
 Et je rêve
Comme les singes de Bruegel
 A des départs
 Impossibles.

La Litote
LaLitote@aol.com

Terrain
vague
barrière
on passe

...

Prends ce chemin si tu veux
c'est peut-être
le bon

...

dédale sans début ni fin

P.

L
pierre.lamarque@lapageblanche.com

LJH

www.geocities.com/ljhom

Un portrait, «Le Jeune Homme à la bouteille», nous accueille en haut et à gauche de la première page du site. Et en haut à droite, trois initiales pour pseudonyme, LJH. C'est tout.

Ensuite des textes, des extraits de *Perfection*, *Déférence*, *Clarté*, *Histoire du jeune homme bouleversé en marche vers la totalité du réel*, etc.

Et, en faisant défiler la page plus bas, des musiques et des liens. Voilà.

Perfection, tel est le titre du premier livre de LJH, publié récemment aux éditions *L'Amourier*. Voyons un peu... lisons la première phrase du premier extrait, puis la deuxième... tiens, tiens... La troisième est déjà plus longue, avec juste la séparation d'un point virgule. Quatrième phrase : le texte est décidément étonnant pour de la prose, ne serait-ce donc pas de la prose ? Mais quoi sinon ?

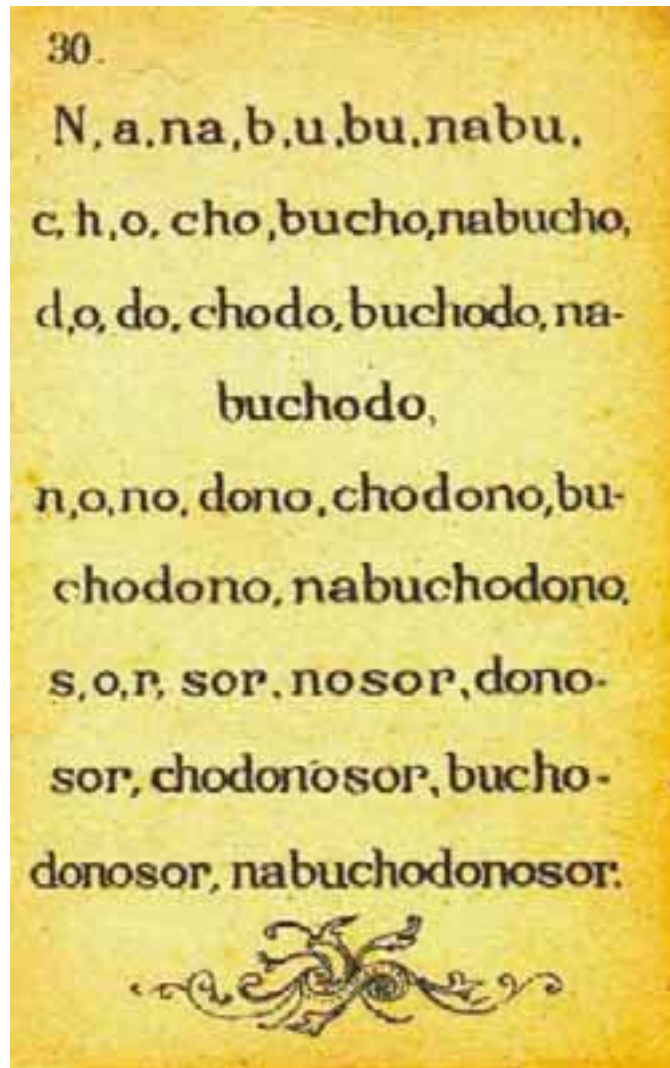
C'est une NOUVELLE PROSE, c'est ça ! Style alerte, beaucoup de fantaisie, de riches tournures de langue et d'esprit, une prose grande comme une ville nouvelle, sans une rue, pas même une ruelle, où est-elle la ruelle ? peut-être suffit-il de mettre ses pas dans ceux de l'auteur, suffit-il de suivre les lignes avec le doigt...

Le second extrait de *Perfection* relate une scène entre un garçon et sa mère et donc, nous serions là dans la fiction d'un récit, que non pas !...

... dans quoi alors ? dans presque rien, un brusque souvenir, un rêve, certainement, peut-être, et le reste de ma lecture semble confirmer cette hypothèse...

Cette lecture ne me suffit pas, il me faut *Perfection*, et tout de suite !... non, bien sûr, bien sûr c'est impossible, je ne recevrai pas ce livre de poésie avant un ou deux jours...

Leçon 2



Répétez après moi !

Repeat after me !

hometown.aol.com/ebertomeu/page6.html

Note

Comme les lecteurs le savent déjà, notre revue a une structure, non pas rigide mais assez rigoureuse, et chaque numéro est bâti à partir de cette structure. Vous avez trouvé, quand même, dans le dernier temps, des numéros spéciaux dédiés à un seul auteur. La revue est arrivée au numéro 9, voilà presque une année que nous tenons le coup, mois après mois. Alors nous avons pensé que, de temps en temps, ce n'est pas mal de rompre le rythme et d'introduire un numéro spécial. Pierre a eut l'idée de faire un dossier avec mes poésies ; Hervé Chesnais a été le suivant, sujet d'un numéro spécial. D'autres sélections viendront. Des poètes qui ont déjà été publiés dans nos pages méritent sans doute d'apparaître in extenso. Nous ne pouvons pas dire quand, mais ça arrivera. Comme une pause, comme une fantaisie, comme un intermezzo dans notre rigueur... Peut-être aurons-nous plus de textes critiques ajoutés aux poésies sélectionnées. Peut-être, aussi, que nous ferons une autre fois des dossiers sur un thème, ou un numéro spécial avec une anthologie des poètes de La Page Blanche... Mais tout ça ne change pas le profil de notre revue et son programme. Ni notre désir d'avancer.

Il faut annoncer aussi à nos lecteurs que nous préparons aussi la revue papier. La version papier de LPB.

A bientôt,

Constantin Pricop

lapageblanche

m a r s (2 0 0 1) - n u m é r o (9)

www.lapageblanche.com

Abonnement :

Pour recevoir six numéros par courrier électronique, adresser un chèque ou un mandat de 50FF (à l'ordre de l'association La Page Blanche) à l'adresse suivante :

La Page Blanche

27bis RN 113

33640 Beautiran France

En indiquant votre nom et prénom ainsi que votre adresse électronique.

Directeur de la publication :

Pierre Lamarque

Directeur de la rédaction :

Constantin Pricop

Réalisation :

Mickaël Lapouge

Ont collaboré à ce numéro :

sonneur, LJH, Catherine Bangerter, Yv, Laurence de Sainte Mareville, Marina Damestoy, Miguel de Asén, Hervé Chesnay, Catherine Raucy, Isabelle Châtel, Eric Bertomeu, aaron de Najran, La Litote

Dépôt légal : juillet 2000

ISSN en cours.

©2000-2001 La Page Blanche - association loi 1901

La reproduction même partielle des articles et illustrations publiés par La Page Blanche est interdite sauf autorisation.